

Le dénouement final

Autor(en): **Daulte, Philippe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **9 (1921)**

Heft 40

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380036>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE DÉNOUEMENT FINAL

Le sujet auquel sont consacrées les pages qui suivent (1) est de ceux qui éveillent dans une foule d'esprits une insurmontable défiance. Discuter sur la consommation des choses et la fin des temps n'est-ce pas forcément quitter le sol ferme du bon sens et de la certitude pour entrer dans le domaine de la chimère ? N'est-ce pas désertier les études sérieuses pour se livrer à des élucubrations de rêveurs et d'illuminés ? En un mot, la préoccupation des accomplissements suprêmes n'est-elle pas incompatible avec le souci du devoir présent ?

Il le semble au premier abord et, cependant, en y réfléchissant, l'on ne tarde pas à se convaincre qu'un tel sujet ne manque ni d'actualité ni d'importance. En veut-on des preuves ? J'en relève trois au moins. Et premièrement l'incontestable regain de vie des préoccupations eschatologiques. Aujourd'hui, les sectes où l'on entretient avec un zèle passionné la foi au retour imminent du Christ se multiplient. Les meetings sensationnels où des orateurs éloquents dévoilent aux yeux avides de l'assistance les mystères de l'au-delà et les péripéties du grand Dénouement se succèdent les uns aux autres. Les brochures des Adventistes ou des Etudiants de la Bible, répandues par de hardis colporteurs, pénètrent dans la plupart de nos maisons. N'est-il pas urgent, dès lors, d'étudier ces courants d'idées et de prendre position à leur égard ?

(1) Etude présentée à la séance de printemps de la Société pastorale vaudoise sous ce titre : « La foi à la consommation et le devoir présent ».

Je mentionne en second lieu la hantise de l'avenir qui est un des traits caractéristiques de notre génération dans son ensemble et tout particulièrement des masses ouvrières. Quel que soit le jugement que l'on porte sur le socialisme, il faut reconnaître que ce qui en fait l'âme, c'est l'attente de la Cité future, la foi invincible au progrès, la certitude de voir un jour la société transformée de fond en comble et réorganisée sur une base toute nouvelle. Or si l'Eglise veut conserver et reconquérir l'empire des âmes et des consciences, ne doit-elle pas apporter son message sur ces graves et vitales questions ?

Enfin n'oublions pas que l'Évangile a une tendance eschatologique nettement marquée. Les travaux de la critique biblique dans le dernier quart de siècle — encore qu'ils aient souvent dépassé la mesure — ont établi d'une manière irréfutable que Jésus-Christ, aussi bien que ses premiers disciples, loin de s'enfermer dans les limites du présent, avaient les yeux invinciblement tournés vers l'avenir, contemplant par avance ce Royaume de Dieu qui se dressait à l'horizon de leurs pensées et de leurs espérances comme l'ultime Réalité. L'eschatologie n'est donc pas pour la théologie un appendice accessoire, voire inutile ; elle en fait une partie intégrante et ceux qui se vouent à la défense du christianisme n'ont pas le droit de l'ignorer ou de la dédaigner.

D'ailleurs — et j'ai hâte de le dire — l'idée de la consommation dégagée de l'enveloppe fantaisiste et mesquine dont l'affublent beaucoup de ses plus enthousiastes représentants est une idée sublime, éminemment digne de retenir la pensée et propre à faire battre les cœurs. Qu'est-elle en effet sinon la certitude du triomphe final ? Croire à une consommation c'est croire que le monde ne s'en va pas à l'aventure, dans une course sans fin, mais qu'il marche au devant d'un But glorieux ; c'est affirmer que l'œuvre de Dieu dont l'univers actuel ne nous présente qu'une ébauche, recevra son couronnement, c'est soutenir que la Justice, l'Amour, la Vérité sortiront victorieux de la lutte qui les met aux prises avec l'Iniquité, la Haine, le Mensonge, que la Vie l'emportera sur la Mort, la Beauté sur la Laideur, la Douceur sur la Violence, et qu'à l'ordre présent, où nous voyons le mal inextricablement mêlé au bien, succédera un ordre de choses parfait qui durera éternellement, Dieu étant tout en tous et ayant réalisé, à l'absolu, sa pensée créatrice.

Considérée sous cet angle, l'idée d'une consommation ne saurait laisser froid aucun chrétien. Je puis donc maintenant, je pense, entrer au cœur de mon sujet sans avoir à lui chercher d'autres excuses. J'examinerai tout d'abord si nous pouvons croire à une telle consommation. J'indiquerai ensuite les problèmes que pose l'idée chrétienne de la consommation et les solutions qu'on leur a données. Enfin je chercherai à déterminer le rôle que la foi à la consommation doit jouer dans la vie et dans la pensée de la chrétienté d'aujourd'hui.

I

Pouvons-nous croire à un achèvement des choses ? Sommes-nous autorisés à poser la perfection finale, non comme une belle espérance, comme une généreuse hypothèse seulement, mais comme une certitude ? Telle est la première question qui se pose. L'on voit d'emblée ce qu'une pareille foi a d'audacieux. Elle est comme un défi lancé à l'expérience universelle. Elle a contre elle le spectacle des faits où, sans doute, l'on peut discerner les traces d'un progrès et les signes d'une finalité supérieure, mais où le bien n'apparaît jamais à l'état pur, étant toujours mêlé au mal, limité, étouffé et parfois même conditionné par le mal de telle sorte que, d'un examen du monde, il se dégage presque irrésistiblement cette impression : tout est relatif, l'absolu n'est qu'une chimère et la perfection qu'un insaisissable rêve. Il n'est pas étonnant dès lors que la foi chrétienne en la consommation s'oppose à la plupart des courants de pensée qui traversent l'histoire de la philosophie et qu'elle doive défendre contre eux son droit à l'existence. Jetons un rapide coup d'œil sur ces doctrines des choses finales qu'on peut ramener à quatre types, si l'on néglige les nuances et les divergences de détail pour s'en tenir aux grandes lignes.

Et tout d'abord l'*agnosticisme*. C'est la théorie prudente ou désabusée de ceux qui refusent à la pensée humaine le droit ou la possibilité de franchir les limites de l'expérience, estimant que tout ce qui ne tombe pas sous nos sens ou n'est pas susceptible d'une démonstration mathématique ne saurait, à aucun titre, entrer dans notre connaissance, ni par conséquent faire

l'objet d'une affirmation ou d'une négation quelconque. De ce point de vue la consommation n'est ni acceptée, ni rejetée, ni même présentée comme possible, elle est tout simplement ignorée. La fin des choses est située dans l'océan de l'inconnaissable et, comme aucune barque humaine ne permet de le traverser, il faut se résoudre à demeurer sur la rive qui forme l'extrême frontière de notre science.

Mais cette résignation, qu'un Schérer (1), par exemple, a pratiquée de la manière la plus implacable, est difficile. Il en coûte d'écarter, de propos délibéré, les questions qui intéressent le plus directement notre destinée. Pareille attitude a tout l'air d'un suicide moral. D'ailleurs elle réclame un trop grand sacrifice de la raison, elle exige une trop complète abdication de la conscience pour être viable. L'agnosticisme n'est guère qu'un lieu de passage, qu'un abri provisoire. Rares sont les hommes qui s'y établissent définitivement. L'heure vient presque fatalement où l'on en sort par une issue ou par une autre. La pensée immobilisée reprend son mouvement et se jette dans l'une des voies qu'on voulait lui interdire. Ou bien elle affirme que le terme de toutes choses est le néant, ou bien elle écarte l'idée d'une consommation positive ou négative, ou bien encore elle n'admet un achèvement qu'à titre de simple possibilité.

Le *pessimisme* accueille l'idée d'une fin du monde ; mais il lui donne un contenu tout négatif. Il assigne un terme à l'évolution universelle, il pose une borne à l'histoire. Mais ce terme n'est, pour lui, que le gouffre du néant, cette borne que l'abîme de la banqueroute.

« Tu te tairas, ô voix sinistre des vivants ! » s'écrie Leconte de Lisle dans ce *Solvet sæclum* où il décrit, avec une sorte de joie farouche, l'effondrement de notre globe. Quant aux philosophes du pessimisme, ils ne se contentent pas de nous prédire l'anéantissement final ; ils nous engagent à le préparer, à le hâter. Schopenhauer nous propose comme but l'extinction de

(1) N'écrivait-il pas dans sa Préface au *Journal intime* d'Amiel : « Le monde est ce qu'il peut, il est ce qu'il est. Pourquoi y a-t-il quelque chose ? a-t-on demandé. Question absurde, puisqu'elle est insoluble... Quoi de plus oiseux que de chercher à concevoir l'univers autrement que nous ne le percevons ? Et de même, à quoi bon poursuivre quelque chose au-delà, puisqu'il enveloppe toutes les réalités ? »

l'existence par un refoulement de ce vouloir-vivre qui forme notre essence véritable. Et de Hartmann, plus explicite encore, nous prêche le suicide universel à venir dans lequel les créatures, conscientes de leur misère et de la vanité de la vie, s'anéantiront, entraînant le monde dans leur ruine. Le penseur berlinois, en effet, nous annonce que, lorsque l'humanité entière aura résolu d'en finir, elle trouvera la puissance nécessaire pour exaucer son désir et faire rentrer l'univers dans le non-être (1).

Nous ne nous arrêtons pas à critiquer cette doctrine dont la foi en un Dieu personnel constitue la réfutation péremptoire et nous passons au système qui nie toute consommation et qui, sous une apparence optimiste, est au fond peut-être tout aussi désespéré que la philosophie d'un Schopenhauer ou d'un Léopardi : nous voulons parler de l'*évolutionnisme*. Au premier abord cette doctrine semble ouvrir de splendides perspectives. Elle affectionne les mots de progrès, de développement ; elle conçoit la réalité sous l'angle du mouvement ; elle considère la vie comme une ascension des êtres et des choses vers des formes toujours plus hautes et plus perfectionnées.

Déploiement dans une direction constante de la force cosmique, passage nécessaire de l'homogénéité indéfinie à l'hétérogénéité définie, de la barbarie à la civilisation, de la brutalité inconsciente à la moralité réfléchie (2), perspective de voir l'âge d'or venir sur notre planète en vertu de lois aussi déterminées, aussi rigoureusement infaillibles que celles qui président aux révolutions des astres, certitude absolue, mathématique, pour l'humanité, de trouver le Paradis de ses rêves au terme de l'histoire ! Quel grandiose et rassurant tableau ! Peut-on concevoir une eschatologie plus satisfaisante et de plus vaste envergure ?

Ne nous hâtons pas toutefois de rendre notre jugement. Ici comme en toutes choses il faut considérer la fin. Or quelle sera-t-elle ? L'humanité, terme évolutif et couronnement de la nature, une fois parvenue à cet état de paix et de félicité parfaites qu'on fait miroiter devant nos yeux, s'y maintiendra-t-elle ?

(1) Cf. Ph. BRIDEL, art. *Pessimisme*. Encyclopédie des sciences théologiques de Lichtenberger.

(2) « Il est sûr, écrit Spencer, que ce que nous appelons le mal et l'immoralité doit disparaître, il est sûr que l'homme doit devenir parfait. » Cité par GUYAU, *La morale anglaise*, p. 174.

On le souhaiterait, mais les principes même du système s'y opposent. L'évolution sera fatalement suivie d'une dissolution. La même loi du rythme qui explique le mouvement ascendant de l'humanité vers le bonheur, la civilisation, la moralité exige aussi un mouvement inverse de déchéance et de dégradation progressive jusqu'à l'animalité primitive.

Et nous voilà revenus, comme le faisait remarquer M. Ph. Bridel (1), aux conceptions du triste Héraclite qui décrivait les mondes succédant aux mondes comme un feu qui s'éteint et qui se rallume en cadence. Et nous voilà aussi ramenés à l'idée du « retour éternel » dont Nietzsche s'est cru l'inventeur et dont il s'est institué le prophète dans les temps modernes. D'après cette théorie le monde, avec tous les êtres et toutes les choses qu'il contient, suit un mouvement circulaire qui le ramène sans cesse à son point de départ et le fait éternellement passer par la même voie, comme le char lancé dans l'arène qui passe et repasse devant la même borne. « Tout va, tout revient, la roue de l'existence tourne éternellement. Tout meurt, tout refleurit, le cycle de l'existence se poursuit éternellement » (2). Dans cette ronde des siècles on peut distinguer un moment spécial, « le grand Midi » (3), qui marque l'instant où le cycle précédent étant achevé le nouveau commence, où le sablier (4) se retourne pour se vider à nouveau. Mais cet arrêt même est illusoire. Dans cet universel écoulement il n'est aucun point fixe. A cette course il n'est aucun but. Et sur ces circuits retombe le lugubre refrain de l'antique désabusé : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité et poursuite du vent ».

A cette doctrine je ne ferai que deux objections qui, me semble-t-il, la ruinent. Et tout d'abord je constate que l'évolutionnisme spencérien comme la théorie du retour éternel reposent sur l'idée du déterminisme universel absolu et par conséquent participent du sort de ce dogme. S'il tombe sous le coup de la critique — et après les analyses de Kant, Secrétan, Renouvier, Boutroux, il paraît que tel soit bien le cas — ces systèmes eux aussi chancellent. Il suffit, en effet, d'introduire dans la

(1) *Les bases de la morale évolutionniste*, p. 68.

(2) NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, p. 317.

(3) *Ibid.*, p. 322.

(4) *Ibid.*, p. 321.

nature une part, si petite que l'on voudra, de contingence et dans l'humanité une mesure quelconque de liberté pour que s'insèrent dans la série des causes et des effets des commencements nouveaux et que l'éternelle répétition de cycles identiques devienne impossible. Avec l'affirmation de la liberté le progrès uniforme, continu, nécessaire tombe, mais aussi le perpétuel recommencement des choses. La boucle fatale est rompue. Une porte s'ouvre à l'espérance d'un achèvement.

J'ajoute en second lieu que le principe de la conservation de l'énergie ou de la permanence de la force qui forme l'autre pilier de la doctrine évolutionniste n'est pas à l'abri de toute discussion. Si je suis bien informé, plusieurs philosophes et savants modernes l'ont soumis à une critique serrée dont il sort, sinon anéanti certes, du moins modifié, limité, dépouillé de la valeur absolue et de l'extension infinie que le mécanisme lui attribue. D'ailleurs quand bien même ce principe de la conservation de l'énergie demeurerait intangible, il ne faut pas oublier qu'il comporte diverses interprétations et n'implique pas nécessairement ce rythme constant, cette alternance perpétuelle d'évolution et de dissolution que nous présente le penseur anglais.

Pour terminer cette rapide revue, il nous faut examiner un dernier point de vue, assez répandu depuis un demi-siècle, et que j'appellerai du nom dont W. James l'a baptisé : le *tychisme* ou le *méliorisme*. Cette doctrine revêt plusieurs formes et part de prémisses très différentes suivant les penseurs qui l'exposent, mais elle se ramène toujours à cette affirmation centrale : Le But peut être atteint, mais sous certaines conditions. L'issue ultime de l'histoire dépend de l'homme. La victoire finale n'est pas fixée de toute éternité, seule la coopération des libertés humaines peut la faire passer du domaine du possible dans celui du réel. « Le méliorisme — dit W. James — ne considère le « salut » de l'univers ni comme assuré inmanquablement, ni comme impossible : il y voit une chose possible qui devient probable de plus en plus » (1). Il affirme que nos actes ont leur contrecoup non seulement sur notre destinée propre, mais aussi pour une part infime, sans doute, quoiqu'assignable pourtant, sur celle du

(1) *Le pragmatisme*, p. 257.

Tout ; il remet donc le sort du monde entre nos mains. Cette doctrine, on le comprend sans peine, a pour corollaire indispensable la thèse de l'impotence divine.

Je suis tout disposé à reconnaître ce que ce point de vue a d'héroïque, de moral et en une certaine mesure de chrétien. Il fournit à plusieurs âmes un puissant mobile d'action en donnant un sens particulièrement précis à l'effort humain et en mettant en un tragique relief la responsabilité de l'individu. Il peut servir d'antidote précieux à certaine conception quiétiste de la vie, comme à tout optimisme béat. Il a le mérite de rappeler à ceux qui seraient tentés de l'oublier ou de le méconnaître que nous n'avons pas seulement à attendre le Royaume de Dieu, mais à le préparer, à nous y consacrer, à lui frayer des voies dans nos cœurs et dans la société.

Et pourtant, le christianisme ne saurait s'accommoder de cette doctrine telle quelle. Admettre que Dieu puisse sortir vaincu de la lutte qui, dès les origines, met aux prises le bien et le mal, la vie et la mort, la vérité et l'erreur ; accepter que l'effort rédempteur puisse aboutir à un avortement, que le Christ ait vécu en vain sur cette terre, que la Croix du Calvaire ne soit que le signe de la perversité humaine et de l'impuissance divine, se faire à l'idée que cet absolu de perfection et de félicité que nos consciences et nos raisons projettent dans l'avenir puisse n'être qu'un décevant mirage, voilà ce à quoi le croyant ne saurait consentir.

Mais alors quelles raisons le chrétien a-t-il de croire en une consommation certaine et glorieuse ? Ces raisons, disons-le tout de suite, sont d'ordre religieux et moral. Le « salut de l'univers » — comme l'appelle James — n'est pas objet de science. Il reste et restera toujours, j'entends jusqu'à sa réalisation, en dehors de nos prises immédiates. Vouloir soumettre l'eschatologie à une tractation empirique serait un non-sens. Appliquons la méthode expérimentale à la théologie partout où la matière le comporte, mais de grâce ne prétendons pas faire passer par le moule de l'expérience pure toute les parties de la vérité évangélique.

La consommation est un objet de foi, indémontrable, mais non arbitraire. Il faut se résoudre à y croire. Kant la présentait comme un postulat de la raison pratique, et il n'avait pas tort.

Si la loi morale commande à l'homme avec une autorité souveraine, si elle présente le bien comme ce qui doit être coûte que coûte, inconditionnellement, absolument, et si elle est elle-même entourée d'une auréole dont on ne peut la dépouiller sans sacrilège, sans violer ce qu'il y a de meilleur en nous, on ne saurait admettre que le devoir soit toujours éludé, contrecarré, désobéi ; on est obligé, je ne dis pas contraint, d'affirmer que le souverain bien, qui jamais ne nous apparaît dans la réalité concrète, est cependant possible, est cependant nécessaire, qu'il se réalisera, dans ce monde ou dans l'au-delà, il n'importe, mais qu'il se réalisera.

Remarquons cependant que chez l'homme religieux la certitude de la consommation s'établit d'une manière un peu différente que ne le pensait Kant. Chez le chrétien elle n'est pas un simple postulat de la conscience, elle jaillit des profondeurs de la foi en Dieu avec laquelle elle est intimement liée. Celui qui croit en Dieu — j'entends au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, au Dieu de Jésus-Christ et « non des philosophes » — croit par là-même au triomphe final du Bien et de la Justice dans le monde. Le Dieu que le chrétien, et même que le juif, adore est non seulement le Créateur, il est encore le principe et le garant de l'ordre moral. Il ne saurait donc tolérer une résistance éternelle à sa volonté. Pour des raisons que nous ne discernons qu'en partie il patiente, il consent à paraître vaincu, il évite de se justifier ; mais cette patience, cette tolérance ne dureront pas perpétuellement. Le « Jour de Dieu », — comme disaient les prophètes — viendra.

Si la foi en Dieu engendre la foi en la consommation, celle-ci, d'autre part, confirme et étaye celle-là. Qu'est-ce qui permet, en effet, au croyant d'affronter les scandales de l'histoire, les injustices de la société, les obscurités du monde sans chanceler, je ne dis pas sans être troublé, sinon l'attente de ce Royaume des cieux qui justifiera Dieu de toutes les imperfections de la création et de tous les crimes comme de toutes les souffrances de l'humanité. Je doute qu'à la longue la foi en Dieu puisse se maintenir dans les âmes en dehors de la foi à la victoire finale.

Le chrétien a encore, pour affermir et développer en lui la

(1) PASCAL, *Pensées*, Ed. Brunschwieg, p. 142.

certitude des accomplissements suprêmes, le témoignage de Jésus-Christ. Je ne veux pas dire par là que, dans le christianisme, la foi à la consommation dégénère en une simple foi d'autorité. Les disciples de Jésus ne sont pas de vulgaires perroquets. Ils ne répètent pas que Dieu aura le dernier mot dans l'histoire uniquement parce que leur Maître l'a dit. Ils l'affirment en vertu d'une conviction personnelle. Mais — et c'est cela seul que je veux relever — cette conviction se forme en eux au contact du Christ et sous l'influence de son Évangile par cette sorte de « contagion spirituelle » dont parlait Auguste Sabatier, en vertu d'une communication d'âme à âme et non seulement d'intelligence à intelligence. La foi de Jésus a été si forte, si triomphante, elle soulevait si bien les montagnes qu'elle a exercé et qu'elle exerce encore une puissance de rayonnement qui va croissant.

J'ajoute enfin que le chrétien trouve dans ce que le Nouveau Testament appelle la nouvelle naissance comme une anticipation de la Victoire dernière, et plus il éprouve dans sa vie la réalité de la puissance libératrice de Dieu, plus aussi il sent croître et se fortifier en lui l'assurance de l'achèvement futur dont ses propres expériences lui fournissent les promesses et le gage. Dans ce sens, mais dans ce sens seulement, on peut donner à la foi en la consommation une certaine base empirique.

II

Il ne suffit pas d'affirmer sa foi à la consommation en face du démenti des faits et de l'hostilité des doctrines opposées, il faut encore penser cette foi, l'interpréter, la formuler ou du moins s'efforcer de le faire. La tâche n'est pas aisée, certes. Pour s'en acquitter d'une manière complète, il serait nécessaire de s'engager dans d'innombrables discussions exégétiques, historiques et dogmatiques. Je n'y puis songer, cela va sans dire. Ma seule ambition — elle est déjà assez téméraire — serait de poser le problème avec clarté et dans ses vrais termes. La méthode la plus simple, sinon la meilleure, est d'énumérer les principaux points de la question et d'indiquer à propos de chacun les différentes solutions auxquelles s'est arrêtée la pensée chrétienne. C'est celle que j'adopterai.

1. L'idée de la consommation admise, la première question qui se pose est celle de savoir si cet achèvement doit être envisagé comme *futur* ou comme *actuel*. La question peut sembler gratuite. Elle ne l'est pourtant pas puisque l'opinion a été parfois émise au cours de l'histoire du christianisme que cet ordre de choses parfait et définitif qu'évoque le terme de consommation ou de Règne de Dieu devait être cherché, non dans l'avenir, mais dans le présent.

Dans sa *Philosophie de la religion*, Hœffding distingue deux types de religion au point de vue de la conservation de la valeur. Pour celles du premier type, la valeur suprême est toujours actuellement présente (1). Elle est éternelle par opposition aux choses sensibles entraînées dans le courant du devenir. Elle est la seule réalité, le monde visible, siège du fini et du multiple, n'étant en somme qu'illusion et apparence. Pour les religions du second type au contraire l'objet qui possède la valeur suprême ne se conquiert que par une lutte contre les forces qui menacent de le détruire. Dès lors le temps reprend son importance, l'histoire son sens et le triomphe de la valeur ne peut être placé que dans l'avenir, à l'achèvement des choses.

Les religions du premier groupe, nous dit Hœffding, sont le bouddhisme, le platonisme et le mysticisme, auquel on pourrait ajouter le scientisme. Ne retenons que le mysticisme chrétien. Ses adeptes, par fidélité à la tradition, par accommodement, volontaire ou inconscient, au langage ecclésiastique, peuvent bien garder dans leur vocabulaire le terme de consommation. Mais cette notion n'a pas de place dans leur système. Pour eux le monde dans lequel nous vivons n'est pas l'objet d'une vaste rédemption pour cette bonne raison que, n'ayant aucune réalité propre, il ne peut être enveloppé par l'amour divin. Dans ce point de vue, d'où le temps apparaît comme une illusion, il ne peut y avoir d'évolution, de mouvement, de progrès, et pas davantage donc de déroulement d'une activité providentielle qui conduise le monde et l'humanité, d'étape en étape, jusqu'à une consommation glorieuse. Dieu règne actuellement dans le monde intelligible, dans la sphère de l'immuable. Le salut ne peut être qu'individuel. il consiste uniquement à secouer le joug des appa-

(1) *Philosophie de la religion*, p. 211-225.

rences, à s'affranchir de l'illusion du devenir et à s'absorber dans l'éternelle Réalité.

Je n'ai pas l'outrecuidante prétention de résoudre ici, ni même de poser, la grosse question des rapports du temps et de l'éternité. Il me suffit de remarquer que, quelque solution que l'on donne à ce problème, le mysticisme, qui dépouille le temps de toute réalité positive et relègue tout ce qui s'y déploie dans le monde des fantômes, s'oppose au christianisme, j'entends au christianisme de Jésus, qui appartient manifestement aux religions du second type, c'est-à-dire à celles qui croient à une histoire universelle et à une lutte entre le bien et le mal à l'issue de laquelle la perfection régnera. L'Évangile n'a pas pris naissance sur le sol grec. Il ne se meut pas dans l'atmosphère du platonisme. La consommation qu'il prêche n'est pas un acte éternel, mais le dénouement d'un drame ; non un plan de réalité supérieure, indéfiniment superposé à celui où nous nous mouvons, mais le terme de l'œuvre rédemptrice, l'établissement définitif de l'ordre divin que le monde actuel ne réalise que d'une façon embryonnaire. Nous continuerons donc à dire à l'exemple du Maître : « Père, que ton règne vienne », nous gardant de laisser entendre, comme M^{rs} Eddy, que ce règne est déjà venu, qu'il apparaît aux yeux dessillés et aux esprits capables de s'affranchir de l'obsession du mal et de la souffrance.

2. Si le Règne de Dieu est à venir, pouvons-nous lui assigner une *date* ? Sommes-nous en mesure de prédire avec exactitude le temps de la fin du monde ? Dès les origines de l'Église cette question a troublé les esprits. Et aujourd'hui encore, ou plutôt de nouveau, elle passionne un certain nombre de croyants. Tandis que la grande majorité des chrétiens observe sur ce point une réserve prudente, estimant que la « connaissance des temps et des moments » ne nous appartient pas, d'autres se flattent de prévoir, se font fort de discerner, à l'avance, l'heure à laquelle « ce siècle » arrivera à son terme.

On connaît ce type de croyants. Ils vivent dans l'attente de la fin du monde. Leur foi comme leur prédication se concentrent autour du retour glorieux du Christ. Sûrs d'être près du port, ils se réjouissent à la pensée que la grande épreuve touche à sa fin, que les nouveaux cieux et la nouvelle terre vont remplacer notre monde déchu et périssable, que le Seigneur, le van

à la main, va revenir d'un instant à l'autre pour séparer la balle du bon grain et emporter celui-ci dans ses greniers éternels. Ils se nourrissent de la prophétie, ils vouent une attention particulière aux livres apocalyptiques, ils interrogent fiévreusement les signes des temps et ils cherchent à communiquer à leurs semblables la conviction de l'imminence du dénouement suprême.

Je ne veux pas me prononcer ici sur la valeur religieuse d'une semblable attitude ; je pose seulement cette question : Est-il certain que la fin du monde soit imminente ? On pourrait tout d'abord objecter à cette conviction que les calculs des géologues et des astronomes semblent reléguer dans un avenir fort lointain encore la destruction de notre système solaire et de notre planète. Mais des considérations de ce genre n'auraient aucun poids dans le cas particulier, nos prophètes se mouvant dans la sphère du surnaturel, c'est-à-dire dans une sphère d'où la science est exclue par définition. J'opposerai plutôt aux Adventistes la non-réalisation des prédictions semblables aux leurs dont l'histoire est sillonnée et qui incline tout esprit réfléchi à la réserve, sinon à un certain scepticisme. Les Etudiants de la Bible ont beau répondre à cette objection — comme je l'ai entendu — que ceux qui ont annoncé avant eux le millénium étaient de faux prophètes. Reste encore à savoir s'ils ne rentrent pas eux aussi dans la même catégorie. Peuvent-ils prouver que leurs vaticinations sont inspirées d'En-Haut et méritent par conséquent une confiance absolue ? Examinons-le.

Prétendent-ils bénéficier d'une nouvelle révélation qui les mettrait à même de connaître ce qui jusqu'ici a été caché au commun des mortels ? Parfois, mais le plus souvent ils basent leur foi sur des calculs établis au moyen de chiffres bibliques et sur l'examen des signes des temps. En déterminer la justesse c'est par là-même apprécier la valeur de ces prédictions. Quelle créance méritent donc ces calculs ? Au dire du professeur Hadorn (1) dont le jugement n'est pas suspect, ils n'en méritent aucune, les données sur lesquelles ils s'appuient étant fantaisistes. Quant aux signes des temps, ne favorisent-ils pas la thèse

(1) *Die Erwartung des Endes in der Gegenwart und die Stellung der glaubenden Gemeinde zu ihr*, Kirchenfreund 1921, nos 1, 2, 3, 4, 6, 7.

adventiste d'une manière notoire? Il le semble au premier abord — si du moins l'on admet l'authenticité et l'inspiration littérale des prophéties bibliques. Est-ce qu'en effet les événements contemporains ne ressemblent pas singulièrement à ces « guerres » et à ces « bruits de guerre », à ces « famines », à ces « tourments », à cette « abomination de la désolation » dont parle Jésus dans son grand discours eschatologique? On peut le soutenir évidemment. Toutefois il ne faut pas oublier que ce discours, comme du reste la plupart des développements eschatologiques des évangiles et des épîtres sont d'une interprétation fort difficile, qu'il est malaisé de savoir quelle portée il faut leur donner, qu'en outre les tribulations dont parle l'Écriture ont un caractère assez vague et général pour qu'on puisse les identifier avec les faits historiques les plus divers.

J'ajoute enfin, toujours sur l'autorité du professeur Hadorn, que les signes avant-coureurs de la fin des temps ne sont pas au complet, ce dont on ne saurait faire fi du point de vue théopneustique des Etudiants de la Bible. Il en manque deux au moins : la prédication de l'Évangile dans le monde entier et le rétablissement du peuple d'Israël. On ne saurait, en effet, prétendre que la « Bonne Nouvelle » ait été réellement répandue dans tous les pays, parmi les peuples de toutes races et de toutes langues. Quant à la nation juive elle est assurément à une heure importante de son histoire, l'espérance d'un retour en Palestine point à son horizon, mais le sionisme, si intéressant que soit ce mouvement, est tout qu'une conversion d'Israël à Dieu, j'entends au Dieu de Jésus-Christ.

En définitive, rien ne nous permet d'affirmer comme certaine la fin imminente du monde. Sur ce point comme sur tant d'autres la parole de l'apôtre se vérifie. « Nous ne connaissons qu'en partie. » Il faut se résoudre à ignorer, attitude qui suppose souvent autant et même plus de foi que la prétention à l'omniscience. Jésus ne disait-il pas lui-même en parlant de son avènement : « Pour ce qui est du jour ou de l'heure, personne ne le sait, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, mais le Père seul ».

3. Après la question du temps, celle du *lieu* de la consommation. Quel sera le théâtre du Royaume de Dieu? Sera-ce la terre ou le ciel? Devons-nous placer cet état de choses parfait et définitif que l'Évangile annonce dans ce monde et tout particulière-

ment sur notre planète ou devons-nous le reléguer dans l'au-delà ? Sur ce point encore la pensée chrétienne n'est pas arrivée à l'unité. Deux grandes solutions sont en présence.

Commençons par celle qui localise le règne de Dieu sur la terre. Elle a eu, au cours des siècles, plusieurs adhérents parmi lesquels se rangent quelques illustres docteurs de la chrétienté. Aujourd'hui elle est fort en honneur parmi les chrétiens-sociaux qui en font volontiers un dogme. M. Wilfred Monod, par exemple, dans cet admirable livre qui s'appelle *l'Espérance chrétienne* et qui date déjà d'une vingtaine d'années, a exposé et défendu l'idée de l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre avec une fermeté de pensée, une chaleur de conviction, une puissance d'évocation et de style qui imposent.

Il voit à cet établissement terrestre du règne divin une nécessité morale tout d'abord. La justice exige que la terre qui a crucifié son Messie l'acclame comme son roi. « Le trône de Jésus-Christ s'élèvera sur la planète même qui a bu son sang. C'est là, c'est sur notre globe, que le Paradis terrestre était situé ; c'est là aussi que le Paradis céleste déploiera ses magnificences » (1).

A cette consommation terrestre M. W. Monod voit encore une raison pratique. Si la perfection que l'Évangile assigne comme but à l'humanité ne se réalise que dans l'au-delà, si notre globe n'est qu'« une auberge où l'on s'attable un instant, sans s'inquiéter des taches à la muraille et du papier de journal aux vitres » (2) puisqu'on n'y doit pas toujours demeurer, un abîme se creuse entre la vie présente et la vie future, un dualisme radical s'implante dans l'âme du chrétien qui, victime d'une contradiction interne, balancé entre les nécessités de la nature et les exigences de l'esprit, ne parvient pas à ramener à l'unité son activité professionnelle et son activité religieuse, — et tout ce qui s'appelle civilisation, culture, politique, questions sociales reste nécessairement étranger au Royaume de Dieu.

Au contraire, croit-on que le Christ élèvera son trône sur cette terre ; pense-t-on, « quand on parcourt les campagnes stériles ou les cités boueuses... qu'on foule les parvis méconnais-

(1) *L'espérance chrétienne*, t. I, p. 454.

(2) *L'espérance chrétienne*, t. II, p. 371.

sables... d'un palais en construction,... le site prédestiné du Royaume » (1), alors tous les efforts pour combattre les injustices sociales, pour supprimer la pauvreté, la laideur, la maladie, pour construire une cité matérielle aussi bien que spirituelle où l'humanité puisse s'épanouir au soleil de Dieu, dans la paix, l'amour et la vérité prennent un sens.

Si l'on objecte à cette conception que la terre, au dire des astronomes, est destinée à périr, M. W. Monod répond que les prédictions des savants sont conditionnelles. Notre globe sera détruit si aucun nouveau facteur n'intervient. Mais il y a partie liée entre la terre et ses habitants comme entre le cheval et son cavalier (2) et la rédemption dont l'humanité est l'objet aura son contre-coup sur la nature ; l'avènement triomphal du Prince de la Vie sauvera de la destruction la terre aussi bien que ceux qui la peuplent.

Et si l'on revient à la charge, en disant que la terre actuelle limitée, imparfaite, maculée par les traces du mal et du désordre, ne saurait servir de domicile à l'humanité rachetée, M. W. Monod réplique que ce n'est pas *cette* terre-ci qui sera le théâtre du Royaume, mais une terre renouvelée, transfigurée par la puissance de Dieu et qui sera à l'ancienne ce qu'est, chez un même individu, l'homme nouveau, issu de la conversion, par rapport au vieil homme.

Est-ce à dire que M. W. Monod ait établi victorieusement sa thèse et ait réfuté péremptoirement les critiques qui sont faites à son point de vue par les représentants de l'opinion adverse pour lesquels le Royaume de Dieu, annoncé par Jésus, ne saurait se réaliser que dans les cieux ? (3) Je ne le crois pas. Sa théorie, si séduisante soit-elle et quelques magnifiques perspectives qu'elle ouvre, ne me paraît pas d'une solidité à toute épreuve. Lorsqu'on essaie de la serrer de près en la dépouillant de l'auréole de poésie et de mysticisme qui l'entoure on voit les objections se multiplier.

Et tout d'abord la terre, même renouvelée et transfigurée, pourrait-elle servir d'habitable à toutes les créatures de Dieu ?

(1) *Ibid.*, p. 371.

(2) *Ibid.*, p. 188.

(3) Voir en particulier G. GODET, *Messianisme ou Evangile*, Revue de théologie et des questions religieuses, 1901.

Oui, dans la sombre conception d'un Calvin ou d'un Jansénius qui n'accordaient qu'un nombre infiniment petit d'élus ; mais non, semble-t-il, d'un point de vue plus humain et non surtout du point de vue de M. W. Monod dont la pensée tend vers l'universalisme. M. W. Monod cherche à se retrancher derrière les mystères du corps glorifié dont les propriétés et la nature nous sont inconnues. Je le veux bien, mais alors ne se meut-on pas dans le domaine de l'imagination pure, et ne vaudrait-il pas mieux réserver son jugement que de bâtir une théorie de la consommation sur une base aussi incertaine ? N'y a-t-il pas d'ailleurs quelque chose de choquant à vouloir à tout prix localiser le Royaume de Dieu dans ce petit canton de l'univers qu'est notre planète ? N'est-il pas possible, d'aucuns diront très probable ou même quasi certain, que d'autres globes soient habités par des créatures humaines ? Pourraient-elles toutes trouver place à la surface de notre terre ? J'en doute. Et quand bien même elles le pourraient, quelle raison aurait-on de les arracher à leur milieu pour les faire participer à la vie éternelle alors qu'on tient tant à nous en assurer la possession sur notre terre à nous ? Cette théorie qui a pour but avoué d'exalter l'idée du Royaume de Dieu n'aboutit-elle pas, en fin de compte, à la diminuer, à la restreindre et n'a-t-elle pas pour effet de limiter singulièrement la puissance de Dieu ?

En second lieu, notre planète, comme toutes les choses matérielles à nous connues, n'est-elle pas soumise à la corruption, comme dit l'apôtre ? Ne porte-t-elle pas en soi, comme tous les corps, un principe de destruction qui la ronge, qui l'use et l'effrite à la longue ? Son sort, comme celui de toutes les choses visibles, n'est-il pas de vieillir, de se disloquer et de périr, d'autant plus qu'elle ne paraît pas posséder un germe d'immortalité comme les personnes humaines ? Pouvons-nous dès lors, en dépit du renouvellement que M. W. Monod lui prédit, la considérer comme le théâtre de l'activité définitive de l'humanité restaurée ? Offre-t-elle un point d'appui assez sûr pour que nous y fixions nos espérances éternelles ?

Enfin et surtout ne voit-on pas que cette théorie ne répond pas aux besoins qu'elle est censée satisfaire, qu'elle n'est qu'un leurre en définitive ? On reconnaît que ce n'est pas *cette* terre, mais une terre transformée, qui sera le siège du Royaume de

Dieu et, pour se défendre contre les objections des adversaires, on est obligé d'insister fortement sur cette transformation. Dès lors cette terre renouvelée est-elle bien différente de ces « cieux » dont on ne veut à aucun prix ? « Qui ne voit, — écrit M. Neel qui pourtant défend aussi l'idée de la venue du Royaume de Dieu sur la terre — que les modifications cosmiques qu'elle [la terre] doit subir pour lui permettre de devenir le domicile définitif de l'humanité régénérée équivalent à une transformation telle que tout droit à porter le nom de terre pourra lui être légitimement refusé ? Et si l'on répond que l'humanité elle-même participera à ces métamorphoses, la spiritualisation qu'elle subira ne sera-t-elle pas du même coup la fin de ces relations sociales et de cette vie humaine qu'il s'agissait simplement de vivifier ? » (1) Relevons un seul point. Dans le Royaume éternel du Christ les êtres humains posséderont un nouvel organisme que l'Écriture appelle corps spirituel. Or, sans sacrifier indûment à la fantaisie, on peut supposer que les besoins purement physiques de notre corps seront supprimés. M. Emery affirmait dans ses études sur *l'Espérance chrétienne* que la fonction de reproduction serait exclue de la vie future qu'il concevait pourtant comme le prolongement de l'existence terrestre. N'a-t-on pas le droit d'ajouter que la fonction de nutrition disparaîtra elle aussi ou sera tellement modifiée qu'elle n'aura plus rien de commun avec celle que nous connaissons ? Mais alors ne comprend-on pas que toute l'activité économique et sociale qui a pour but d'assurer à chaque individu sa subsistance et un minimum de bien-être — activité dont M. W. Monod et tous les chrétiens sociaux relèvent l'urgente nécessité, et avec grand raison — ne garde qu'une valeur médiate, transitoire et ne peut-être légitimée par des considérations eschatologiques puisque les conditions de vie sur la terre future seront radicalement différentes et que notre organisation sociale, même améliorée, même portée à la perfection, ne saurait pas plus s'appliquer à l'humanité régénérée que le régime qui convient à la larve ne saurait valoir pour le papillon, seules, semble-t-il, devant passer de ce monde dans l'autre les personnes et leurs relations réciproques ?

(1) *Les conceptions actuelles du Royaume de Dieu*, Revue de théologie et des questions religieuses, 1902, p. 246.

De tout cela je conclus qu'une grande réserve est de rigueur aussi bien sur la question du théâtre que sur celle du temps de la consommation. Autant il me paraît important d'affirmer le triomphe définitif de la cause de Dieu dans le monde et d'entretenir vivante dans les âmes l'espérance des accomplissements suprêmes, autant il me paraît vain d'en vouloir déterminer le mode d'une manière rigoureuse. Si toutefois il fallait choisir entre les deux théories opposées j'adopterais celle qui repousse l'avènement dans l'au-delà. Je pense avec Ch. Secrétan que « l'idéal de la société sur la terre n'est pas encore le souverain bien » et que « nous ne sommes pas ici-bas dans les conditions de la véritable existence spirituelle » (1). Notre planète me semble vouée à la destruction et je ne conçois guère la réalisation absolue, définitive du Royaume de Dieu que dans l'au-delà, dans un monde qui échappe aux prises de nos sens et de notre imagination, mais que la foi appelle dans son langage symbolique et concret « les nouveaux cieux et la nouvelle terre ».

4. Une question plus importante peut-être que la précédente est celle de *l'avènement* du Royaume de Dieu ! Celui-ci s'établira-t-il peu à peu, par un progrès insensible et grâce aux efforts de toutes les bonnes volontés coalisées et inspirées par l'Esprit divin ou bien éclatera-t-il soudain, en coup de théâtre, par l'effet de la seule toute-puissance de Dieu ? Les deux théories ont été soutenues. Les partisans de la première insistent sur le caractère évolutif du Règne de Dieu qui grandit, se développe et s'épanouit d'une manière organique, telle la graine qui, jetée en terre, germe et pousse et, par une croissance continue, devient plante, arbuste et arbre. De ce point de vue la consommation n'est que le point d'aboutissement de l'évolution morale, religieuse et sociale de l'humanité ; elle viendra naturellement comme le fruit mûr qui succède à la fleur sans cataclysme, sans intervention dramatique rappelant le *deus ex machina* de la tragédie antique.

Cette théorie revendique l'appui de certains passages bibliques. Et de fait l'idée d'un développement organique n'est pas tout à fait absente de la notion évangélique du Royaume de Dieu — quoi qu'en ait pu dire J. Weiss. En outre cette théorie

(1) *Philosophie de la liberté*, t. II. p. 438.

a le mérite de pousser à l'action, d'encourager l'effort. Elle établit un rapport étroit entre l'œuvre de l'homme et le temps de la consommation puisqu'elle fait dépendre celui-ci de celle-là et elle exalte la responsabilité individuelle en affirmant que chacun peut contribuer, pour sa part, à hâter ou à retarder le dénouement suprême.

Mais cette conception soulève plusieurs objections. Tout d'abord sa base biblique est beaucoup moins forte qu'elle ne l'imagine. Si Jésus a présenté le Royaume de Dieu tantôt comme une réalité future, comme un ordre de choses qui se manifesterait brusquement dans l'avenir, tantôt comme une réalité présente qui va se développant dans les âmes et dans le monde, il en a toujours attribué l'initiative souveraine au Père (1). Il ne l'a jamais considéré, affirme Feine, comme le résultat des efforts moraux de l'homme. Ce Règne ce n'est pas la créature qui l'établira, c'est le Tout Puissant, c'est Dieu. Or n'est-ce pas cette assurance seule qui donne une ferme assise à la foi ? S'il n'avait Dieu pour garant, Dieu pour instrument, le Triomphe final ne saurait être certain. Remis entre les mains de l'homme — comme le donne à entendre W. James, par exemple — il serait précaire, toujours en question.

Je sais bien que, soutenue par des chrétiens, cette théorie ne supprime pas l'aide, la direction, la providence de Dieu, elle les fait éclater dans l'œuvre de l'homme, elle les conçoit comme s'ajoutant aux efforts de la créature, les orientant, les rectifiant et les renforçant, sans jamais écraser la liberté de celle-ci. Et certes je n'ai rien à objecter à cette manière de voir, tout ce que je tiens à relever, c'est que, si l'on ne réserve pas à Dieu le droit d'intervenir dans le cours de l'évolution pour en précipiter le terme ou pour en arrêter le mouvement, si l'on rejette absolument l'idée d'une crise, d'une main-mise de Dieu subite sur le monde pour détruire le mal et réaliser un état de choses parfait il semble difficile, voire impossible, de maintenir l'affirmation de la Victoire définitive et absolue en présence du spectacle des faits et des leçons de l'histoire qui nous montrent le bien toujours entaché de mal et impuissant à le faire complètement disparaître.

(1) H. MONNIER, *La mission historique de Jésus*, p. 214.

A l'autre extrême l'on trouve la théorie de ceux qui attendent une consommation soudaine, surnaturelle, éclatant dans un monde étonné comme un coup de foudre. Cette conception n'établit aucun lien entre la venue du Royaume de Dieu et l'œuvre de l'homme. Il n'y a aucun rapport entre les progrès sociaux et moraux de l'humanité et l'instauration de l'ordre de choses éternel. Notre tâche est de *nous* préparer à la consommation et non de *la* préparer. Les croyants sont appelés, non à transformer la terre et la société, mais à s'équiper pour l'heure où le Roi viendra chercher ceux qui lui appartiennent. Ces idées forment la base et comme le principe directeur de la prédication et de l'activité des Auroristes, des Adventistes, des Etudiants de la Bible et d'une manière générale de tous ceux qui croient à une fin du monde imminente et qui vivent dans l'attente frémissante du retour prochain du Christ.

Cette conception évite les objections que soulevait la théorie opposée, mais elle en encourt d'autres, aussi graves si ce n'est plus. Elle sauvegarde l'initiative souveraine de Dieu dans la consommation, mais elle rétrécit indûment et surtout défigure la vraie tâche de l'homme. Elle met en un relief vigoureux la réalité des choses à venir ; mais elle jette le discrédit sur les choses présentes, elle enveloppe le monde entier et tout ce qu'il contient dans une condamnation uniforme et injuste. Elle exalte le ciel (1) mais elle méprise la terre. Et qu'on ne se trompe pas sur ma pensée. Je ne blâme pas, en soi, l'attente fervente du Règne de Dieu et de la parousie. J'y vois au contraire une marque, entre plusieurs autres, d'une piété vivante, et Martensen ne me paraît pas éloigné de la vérité lorsqu'à propos des premières générations chrétiennes, qui considéraient le retour visible du Christ comme imminent, il écrit « qu'il en fut de l'Eglise d'alors ce qu'il en est d'un homme qui, contemplant l'avenir que lui promet la force de son génie, supprime dans l'élan d'une foi tout humaine les longs jours de prosaïque labeur qui l'en séparent encore » (2), et qu'il ajoute ce qui suit : « Si sur ce sujet... l'Eglise s'est trompée, en réalité, pour la foi vivante, elle n'a pas erré, car la fidélité chrétienne veut que,

(1) Ou, ce qui revient au même, la terre glorifiée.

(2) *Dogmatique*, p. 730.

pour l'Eglise militante, le jour du Seigneur soit toujours considéré comme tout près de nous » (1).

Ce que je blâme c'est la forme que prend cette attente dans les groupements religieux sus-mentionnés et les conséquences que l'on en tire. Sous prétexte que « la civilisation et la culture ne sont point la source de la sainteté », ce qui est l'évidence même, on se croit obligé d'en faire fi et l'on nous dit que « pour être doré, le palais du péché n'en est pas moins certainement le vestibule de l'enfer que le plus sombre repaire du vice », qu'« il importe donc peu... que le serpent ressemble plus ou moins à un ange de lumière, ou que le monde soit plus ou moins civilisé ou cultivé » (2). L'on en vient ainsi à se désintéresser de la politique, à ignorer toutes les tentatives de réformes sociales, à condamner les institutions humaines les plus grosses de promesses, comme la Société des Nations, par exemple, dans laquelle certains chrétiens ont cru discerner l'Antéchrist ; on en arrive à n'admettre comme glorifiant Dieu que le seul travail d'évangélisation, condamnant ainsi le quatre-vingt-dix-neuf pour cent des hommes à n'être, aux yeux de Dieu, que des inutiles et des impies, ce que nous ne saurions admettre.

Cette deuxième théorie est donc aussi peu satisfaisante que la première. Mais ne serait-il pas possible de prendre une position intermédiaire, d'où l'on éviterait les dangers de l'une et ceux de l'autre ? Je le crois. Il me semble que l'Évangile lui-même nous en fournit le moyen. La notion du Royaume de Dieu qui s'en dégage n'est pas purement eschatologique, en dépit des affirmations des J. Weiss, des Schmoller et de tant d'autres. Jésus a présenté le Royaume des cieux tantôt comme une réalité future, tantôt comme une réalité actuelle ou, tout au moins, en voie de devenir, et ces deux notions ne sont point exclusives l'une de l'autre. Elles s'appellent au contraire et se complètent réciproquement. On peut croire à un développement progressif de la justice, de l'amour, de la vérité, c'est-à-dire du règne du Christ dans ce monde sans abandonner, pour cela, l'idée d'une intervention nécessaire d'En-Haut pour mettre le point final à l'histoire et pour couronner l'œuvre créatrice. M. Monod nous

(1) *Ibid.*, p. 731.

(2) W. E. B., *Jésus revient*, Neuchâtel 1915, p. 137.

paraît très heureusement inspiré sur ce point, lorsqu'il défend le caractère à la fois « historique, progressif et eschatologique » (1) du Royaume.

Et s'il en est ainsi, rien n'empêche, semble-t-il, de rattacher par un lien quelconque la consommation définitive et glorieuse à l'œuvre humble et douloureuse qui s'accomplit sur la terre au travers des siècles. On peut établir un certain rapport entre le travail de la créature qui tend vers son Créateur et s'efforce de lui soumettre sa vie, ses forces, comme aussi la terre tout entière et l'acte par lequel Dieu, surmontant toutes les puissances hostiles, établira sa royauté définitive dans le monde. Il devient possible de préparer la consommation et non pas seulement de s'y préparer (2). L'activité intégrale de l'humanité prend un sens et l'idée du salut collectif une signification.

5. Enfin, dernière question, peut-on déterminer les diverses *phases* de la consommation et leur ordre de succession ? Les uns l'affirment. Appuyés sur les prophéties bibliques dont ils acceptent la valeur littérale et qu'ils harmonisent d'une manière arbitraire, ils se croient en mesure de tracer un tableau précis des actes du drame suprême. Voici par exemple celui que donne un petit livre qui a eu un immense succès dans les pays anglo-saxons et dont on a répandu largement, ces dernières années, une traduction française dans nos contrées, je veux parler du *Jésus revient* : A la fin des temps descente du Seigneur à la rencontre de l'Eglise, son épouse, entraînant une résurrection des justes et une transfiguration des croyants vivants qui, tous ensemble sont enlevés dans les airs et échappent ainsi à la grande tribulation. Bouleversements, cataclysmes et souffrances sans précédent sur la terre, rétablissement d'Israël en Palestine et manifestation de l'Antéchrist. Deuxième apparition du Christ, venant avec ses saints pour exercer le jugement sur les nations, enchaînement de Satan, résurrection des saints de la grande tribulation et instauration du millenium. Règne glorieux du Christ et de l'Eglise sur la terre, puis dernier spasme du Prince des ténèbres et révolte suprême aboutissant à la défaite définitive et à l'écrasement de Satan. Et enfin résurrection finale,

(1) *L'espérance chrétienne*, t. II, p. 44.

(2) Aloys BERTHOUD, *L'état des morts d'après la Bible*, p. 295.

jugement dernier, établissement d'un ordre de choses permanent. Eternité (1).

Nous sommes de ceux, avouons-le, auxquels ces précisions inspirent une incurable défiance et qui n'éprouvent aucun besoin de fixer, jusque dans le détail, la succession des événements futurs. De toute cette apocalyptique où nous ne voyons que symboles, grandes affirmations de la foi et balbutiements de voyants obligés de traduire en langage humain les ineffables réalités de l'au-delà, nous ne gardons, comme essentielle à la piété et à la pensée chrétienne, que l'affirmation d'un dénouement final accompagné de bouleversements cosmiques — « dissolution de l'univers actuel et établissement d'un ordre de choses immuable » (2) — et précédé d'une manifestation triomphale du Christ et d'un jugement universel.

De ces trois points le plus délicat, celui qui soulève le plus d'objections, est le deuxième. Comment concevoir ce retour du Christ que prédit l'Écriture ? S'agit-il d'un phénomène accessible à tous les individus, tombant sous les sens, ou d'un phénomène purement spirituel ? Sous quelles couleurs, dans quelles circonstances, sous quels aspects faut-il se représenter cette manifestation ? Nous l'ignorons. Et cependant nous croyons que l'Église n'a pas eu tort d'établir une relation étroite entre le Christ et le dénouement suprême. Si la personne de Jésus-Christ a pour notre race une importance souveraine, si elle occupe dans l'histoire la place centrale et constitue l'axe autour duquel tournent les destinées des sociétés comme des individus, en un mot si elle est le cep en dehors duquel les sarments humains ne peuvent que périr desséchés, n'est-il pas normal qu'elle préside à l'établissement de cet ordre de choses parfait, dont elle est la révélation ?

On nous le concédera peut-être sans trop de peine s'il s'agit uniquement de notre race. Mais une nouvelle difficulté surgit du fait de l'extension indéfinie de notre univers moderne. Que le Christ intervienne, à la fin des âges, comme l'organe du règne de Dieu à l'égard de notre planète où il a vécu, où il a souffert et où il est mort, passe encore, mais si, comme rien ne

(1) P. 67-68.

(2) J. BOVON, *Dogmatique chrétienne*, t. II, p. 526.

permet de le nier, notre globe n'est pas le seul habité, s'il n'est qu'un des mondes innombrables que Dieu a peuplés de créatures conscientes d'elles-mêmes, peut-on lui reconnaître les fonctions de Juge et d'Arbitre suprême pour ces autres races et pour ces autres terres ? Je ne fais que signaler le problème, n'ayant pas le temps de chercher ici les solutions qu'on peut lui donner. Je me contenterai de dire que, parmi les théologiens qui ont envisagé la question, il en est qui croient pouvoir maintenir la valeur absolue de la personne et de l'œuvre du Christ et qui en étendent la portée à l'univers tout entier. M. Henri Bois émet l'hypothèse que l'Eglise sera entre les mains du Christ un instrument dont il se servira pour attirer à lui tous les êtres de l'univers. « On a assuré, écrit-il, que cette terre n'était qu'un village dans l'empire infini de Dieu ; j'aimerais mieux dire que cette terre est comme la *Judée de l'Univers*. C'est dans l'humanité qu'il a plu au Père céleste de déposer le germe de la Rédemption du monde... Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, disait le Christ au fils de Jonas. Tu es l'humanité, dit-il à notre espèce, et sur cette humanité je bâtirai le Royaume des cieux qui embrassera la totalité des êtres pénétrés de l'Esprit de Dieu et réalisant le plan divin dans toute sa beauté et dans toute son ampleur » (1).

III

Après avoir examiné sous ses divers aspects la croyance au dénouement final, il nous reste à la mettre en face des tâches du temps présent. Une dernière question, toute pratique, se pose donc que l'on pourrait peut-être énoncer en ces termes : Quel rôle la foi à la consommation est-elle appelée à jouer dans notre monde contemporain et comment pouvons-nous lui rendre la place qu'elle mérite dans la pensée et dans la vie intime de la chrétienté d'aujourd'hui ?

Sur le premier point la réponse est facile. Point n'est besoin de longues réflexions ou de minutieuses recherches pour comprendre que la certitude d'un triomphe final du Bien est peut-

(1) *La personne et l'œuvre de Jésus*, p. 163.

être plus nécessaire à notre génération qu'à aucune autre. Nous sortons à peine de la grande guerre. Pendant plus de quatre ans l'Europe a vécu comme sous un cauchemar : traités foulés aux pieds, neutralité solennellement reconnue violée par de grands empires, sang versé à flots, vies humaines fauchées par millions, pays ravagés, villes et villages détruits, peuples asservis ou démembrés. Il semble que les plus sombres époques de la barbarie n'aient rien connu de pire.

Puis est venu l'armistice, suivi d'interminables discussions et de la signature de la paix. Et l'après-guerre s'est révélé plus triste encore peut-être que le temps qui l'a précédé. Les grands espoirs qui avaient fait battre les cœurs des plus nobles des combattants ne se sont guère réalisés, les visions qui les avaient soutenus dans l'exercice de leur dur métier de soldats et qui les avaient aidés à mourir n'ont guère pris corps dans les faits. Le monde nouveau qu'on nous promettait, un peu naïvement d'ailleurs, ne surgit pas encore du milieu des ruines. La menace de la banqueroute plane sur l'Europe. La paix, inscrite sur le parchemin, n'est pas descendue dans les cœurs et elle ne règne ni dans les relations sociales ni dans les rapports de peuple à peuple. A la place du réveil moral et religieux qu'on prophétisait comme si le renouveau spirituel sortait nécessairement du creuset de l'épreuve, on assiste plutôt, du moins dans les masses, à une revanche inquiétante de la chair qui entend s'indemniser du temps perdu, à une course affolée à l'argent, à un positivisme pratique qui fait fi des valeurs suprêmes. Les plus belles créations de notre époque — car il y en a et les ombres ne doivent pas nous empêcher de voir les côtés lumineux du temps présent — sont en butte aux railleries des sceptiques et aux perfides insinuations des esprits réalistes. Les efforts des hommes de foi et d'avant-garde pour substituer à notre société, fondée sur le principe de la concurrence et sur le droit du plus fort, une société meilleure et plus heureuse, parce que basée sur la loi de la solidarité, se heurtent à l'incurable inertie ou à l'égoïsme indéracinable de ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas comprendre que la grande, la tragique question de l'heure actuelle est celle-ci : instaurer un nouvel ordre social, fraternel et juste, ou sombrer dans une conflagration universelle ; supprimer peu à peu les abus et les iniquités du régime actuel,

faire droit à cette soif d'indépendance économique, sociale et politique qui brûle les peuples comme les individus et sortir de la crise présente par une évolution pacifique et vraiment créatrice ou provoquer, par une méconnaissance persistante des droits de l'homme et des exigences de la justice, par un conservatisme obtus et par une répression brutale des aspirations les plus légitimes, une révolution formidable dans laquelle notre civilisation entière s'écroulera.

En face d'une telle situation, qui oserait dire que la foi en la consommation est périmée ou surannée, qu'elle suppose un état d'esprit rétrograde, incompatible avec les lumières modernes, compréhensible peut-être chez les premières générations chrétiennes, mais inconcevable chez l'homme d'aujourd'hui ? Ne voit-on pas qu'elle emprunte aux circonstances par lesquelles nous passons une actualité saisissante ? Ne comprend-on pas que le christianisme contemporain signerait son arrêt de mort s'il consentait, comme semblent l'y inviter certains théologiens, à renoncer à l'attente du dénouement glorieux et à alléger son enseignement de toute eschatologie ? Ne remarque-t-on pas que la vision des accomplissements ultimes forme le couronnement de l'Évangile et que, limitée aux perspectives présentes, la théologie ressemble à une statue tronquée ou à un corps sans tête ? Ne saute-t-il pas aux yeux que l'Évangile ne serait plus la bonne nouvelle s'il ne projetait aucune clarté sur l'avenir, aucun rayon de lumière sur l'issue du drame dans lequel l'humanité est engagée ?

La foi en la consommation ! Mais, elle est comme un refuge où l'homme d'aujourd'hui peut s'abriter aux heures de fléchissement et retrouver le courage que le spectacle des faits risque de lui faire perdre. L'heure présente peut sembler grave, désespérée même ; le monde peut apparaître comme un chaos, dans lequel s'agitent et se heurtent, sans résultat, des forces inconscientes et désordonnées ; toutes les raisons humaines de douter peuvent passer sur nos esprits — si l'on croit que Dieu aura le dernier mot dans la gigantesque tragédie, si, comme Ch. Secrétan, l'on discerne toujours dans la nuit de l'avenir la lueur de l'étoile dont le scintillement proclame la victoire de l'Amour éternel, si l'on a l'assurance que le Maître des hommes et des choses conduira, au travers des écueils et des tempêtes, le

vaisseau au port, on peut tenir ferme. L'optimisme même devient possible, non l'optimisme béat et immoral de ceux qui se bouchent les yeux pour ne pas voir le mal, mais l'optimisme, héroïque et viril, de ceux qui ont osé affronter la réalité et qui n'en surmontent la tristesse que par un suprême acte de foi.

La certitude de la consommation n'est pas un abri seulement, elle peut être encore la grande paire d'ailes, comme disait Taine, qui soulèvera nos contemporains au-dessus du terre-à-terre où fleurissent l'esprit de routine, le servile attachement au passé, le respect du fait établi. Elle est propre à donner un coup de fouet salutaire à tous ceux qui, sous prétexte de veiller au maintien de l'ordre social, comme ils disent, de se conformer à la nature des choses, ou de se soumettre aux immuables nécessités économiques, ne font qu'enrayer, perpétuels sabots, le cours du progrès. Car rien n'est apte à balayer nos timidités, notre veulerie, notre éternelle défiance, notre égoïsme aussi comme la vision du Règne de Dieu. Une fois qu'on a contemplé ces perspectives infinies et qu'on marche les yeux fixés sur elles on échappe à la tyrannie du passé et du présent, on acquiert le sens de l'avenir, on sent s'allumer en soi la passion de l'absolu, on ne peut plus accepter le monde tel qu'il est, et l'on comprend le mot de Vinet : « C'est de révolte en révolte, si l'on veut employer ce mot, que les sociétés se perfectionnent, que la civilisation s'établit, que la justice règne, que la vérité fleurit » (1).

Enfin l'idée chrétienne de la consommation peut apporter aussi une inspiration à ceux, de plus en plus nombreux, qui n'attendent le salut que d'une révolution brutale et qui, hypnotisés par l'espérance du « grand soir », vont à la lutte avec une fougue, une fermeté de résolution, un mépris des contingences qui imposent et effrayent tout à la fois. L'Évangile du Royaume qui prêche aussi, et avec non moins d'assurance, la Cité future juste et fraternelle, est propre à purifier leurs rêves d'avenir, à corriger leurs méthodes de combat, à calmer leur impatience dans ce qu'elle a de dangereux tout en soutenant leurs efforts en leur révélant, ce que pour la plupart ils ignorent totalement, que cette

(1) *Mémoire sur la liberté des cultes*, p. 364.

Cité vers laquelle convergent leurs pensées et leurs désirs n'aura pas seulement les hommes comme constructeurs, mais encore et surtout Jésus-Christ, le grand, le divin Maçon. Une restauration de l'idée de l'achèvement dans l'Eglise serait de nature, je crois, à ramener au Fils de l'Homme un grand nombre de ces socialistes sincères dont M. W. Monod a défini l'attitude en cette formule lapidaire « Messianistes sans Messie » (1).

On objectera peut-être à ces considérations le fait que ceux des chrétiens qui, aujourd'hui, donnent la plus grande place à l'eschatologie ne contribuent guère à la rendre sympathique ; je le reconnais volontiers. Et je n'ai certes pas l'intention de recommander l'exégèse, la dogmatique ou la conception générale de la vie qui prévalent dans le milieu des Etudiants de la Bible. Mais qu'est-ce qui nous oblige d'adopter la formule adventiste de la consommation ? Nous sommes pourtant libres de choisir notre formule, celle qui nous paraît la plus juste, la plus large, la plus conforme aux données fondamentales de l'Écriture et aux intuitions les plus sûres de la conscience chrétienne.

Reste la question des personnes que je ne puis éluder. Quelle attitude devons-nous prendre à l'égard de ces croyants qui s'en vont prêchant, par le monde, le retour imminent du Christ ? Faut-il se livrer à une critique impitoyable de leurs doctrines, ou mettre en saillie, avec une malveillance évidente leurs ridicules ? Faut-il hausser les épaules à l'endroit de leur prédication comme à l'égard de quelque absurdité qu'il ne vaut même pas la peine de combattre ou diriger contre elle toutes les foudres de la parole et de l'imprimé ? Ni l'un ni l'autre.

Rejettons les erreurs des représentants de l'apocalyptique moderne, mettons en garde les esprits contre le danger que présentent certaines de leurs affirmations, combattons, lorsqu'il le faut, leurs étroitesse, leurs prétentions à l'omniscience, leur intolérance à l'égard de la théologie. Mais ne nous départons jamais de cette attitude de charité, de compréhension, de probité qui est l'attitude chrétienne et scientifique par excellence. Rappelons-nous d'ailleurs que cette certitude d'une fin prochaine du monde qui s'exprime aujourd'hui en une forme qui nous choque, n'est pas le monopole d'illuminés et de fanatiques déséquilibrés ; elle a

(1) *L'espérance chrétienne*, t. II, p. 340.

animé toute l'Eglise primitive, et a fait, à beaucoup d'égards, sa force; elle a été partagée par quelques-uns des disciples les plus éminents du Maître et peut-être — c'est du moins l'avis de plusieurs théologiens — par le Christ lui-même. Le mot de Martensen ne mérite-t-il donc pas un sérieux examen : « Si, au milieu des crises et des douleurs du présent, nous rencontrons des chrétiens qui, plus attentifs et plus vigilants que nous, laissent s'échapper le cri : « Voici le Seigneur », bien loin de les dénoncer et de les accuser comme troublant le repos de l'Eglise, nous devons les respecter comme de véritables ministres du Christ car ils nous rappellent de nos distractions à la réalité de la vie chrétienne » (1).

Enfin souvenons-nous qu'une critique purement négative est stérile; car en toute erreur il y a une part de vérité à laquelle il faut s'attacher et que l'on doit mettre en lumière. « C'est une tâche sans fin que de réfuter l'erreur, disait Robertson; plantez la vérité et l'erreur dépérira » (2). Or la vérité qui constitue la racine de cette végétation eschatologique aux formes étranges et souvent déconcertantes c'est la grande affirmation de l'Achèvement, la certitude du Règne de Dieu s'établissant par l'intermédiaire du Christ vivant. Si des sectes se forment à côté des grandes Eglises constituées ne serait-ce pas que cette partie du message chrétien y a été trop négligée et n'y a-t-il pas pour nos communautés un devoir urgent à combler cette lacune en restituant à la foi à la consommation la place qu'elle mérite ?

Mais comment faire ? Comment rendre à cette foi le terrain qu'elle semble avoir perdu dans l'Eglise d'aujourd'hui ? Car enfin ne se heurte-t-on pas au dilemme suivant : ou bien l'on prêchera la fin imminente du monde et l'on s'efforcera de créer dans nos Eglises cette atmosphère d'apocalypse et d'attente messianique propre aux sectes adventiste et auroriste et alors l'on ranimera en effet la foi en la consommation. Ou bien on continuera à reléguer les accomplissements suprêmes dans un avenir lointain et à une date inconnue, mais alors on ne réussira pas à en vivifier l'espérance et à faire de leur idée un mobile d'action, car la perspective d'un événement éloigné de centaines ou de milliers d'années ne saurait faire battre les cœurs.

(1) *Dogmatique*, p. 732.

(2) *Sermons on Christian Doctrine*, p. 165.

Pas nécessairement. La pensée chrétienne en tout cas a cherché une voie intermédiaire, également éloignée de ces deux extrêmes. On a dit tout d'abord qu'il est possible de réconcilier l'attente apostolique de la parousie avec nos idées modernes en appliquant à l'individu la promesse que la foi primitive appliquait à l'Eglise et en identifiant la fin des temps avec la mort. La consommation devient ainsi une réalité imminente pour le croyant, propre à intéresser sa destinée et à jouer un rôle positif dans sa vie et sa pensée. Le « jour du Seigneur » n'est plus celui où le Fils de l'Homme apparaîtra dans les nues pour enlever à sa suite l'Eglise tout entière, il marque l'instant où la mort unit, dans l'au-delà, le fidèle à son Sauveur. Dès lors les pressantes exhortations qu'inspire aux auteurs sacrés la pensée du jour final gardent toute leur efficacité.

Cette transposition certes est légitime pratiquement. Elle s'est toujours faite et se fera toujours. Mais elle ne résout pas, à elle seule, le problème. En effet, une conception individualiste de la consommation ne saurait en épuiser la richesse, en exprimer tout le contenu. Le but ultime n'est pas la rédemption des individus, mais le Règne de Dieu. Le terme de la pensée et de l'espérance chrétienne ce n'est pas l'atterrissement individuel des croyants à la rive céleste au travers de la mort, c'est Dieu réalisant, dans l'amour, sa souveraineté sur le monde entier. D'ailleurs il n'est pas certain du tout que, dès leur entrée dans les parages d'outre-tombe, les fidèles connaissent dans son intégrité tout ce qu'évoque le mot de consommation. Sans être disposé à suivre M. Aloys Berthoud en tous points dans sa théorie eschatologique nous applaudissons à son effort de remettre en lumière l'idée évangélique du salut collectif qui ne se réalisera pleinement qu'à la fin des temps. La doctrine ecclésiastique qui introduit, dès la mort, l'âme des élus dans la plénitude de la vie divine méconnaît la solidarité qui lie en un seul corps les générations humaines. « Il ne s'agit plus d'un drame universel ayant ses phases, sa large unité, sa conclusion, mais d'une longue série de cas individuels, dont on ne verra jamais la fin » (1).

Pour ranimer la foi à la consommation il faut quelque chose de plus. Et quoi donc ? Une conception plus large, me semble-t-il,

(1) *L'état des morts d'après la Bible*, p. 79.

de la parousie, une mise en relief du caractère progressif et spirituel du retour de Christ. Car comme l'écrit excellemment M. Lobstein, dans son étude sur *Une crise de la piété chrétienne* : « Il nous est permis de dire que l'extension graduelle du règne de Dieu est bien réellement le retour permanent de Christ, la diffusion continue de son Esprit. Là où se répare une faute, là où la justice et la vérité sont en marche, là où s'accomplissent un acte de dévouement et une œuvre de délivrance, c'est le Christ qui remporte une victoire, c'est son action qui se poursuit dans le monde, c'est son esprit qui, invisible et présent, besogne au cœur de ceux-là même qui peut-être l'ignorent et vont jusqu'à le méconnaître et le haïr » (1). Ce qui du reste n'empêche pas du tout — et ici je me sépare de M. Lobstein — d'attendre une manifestation suprême du Messie à la fin des temps, une intervention de Dieu en Christ, à l'heure des accomplissements, pour faire aboutir à un triomphe absolu l'effort millénaire du salut et pour en fixer éternellement le résultat. Ainsi les deux besoins fondamentaux de la pensée et de la conscience chrétienne sont satisfaits : l'affirmation de la victoire complète et définitive de Dieu dans l'avenir est maintenue et cependant un développement progressif du Règne divin auquel nous pouvons collaborer demeure possible. La notion apocalyptique et la notion organique de la consommation sont conciliées. On peut tendre vers le But et le saluer par avance sans vivre dans un état d'instabilité malsaine et de fièvre perpétuelle.

Je conclus : la foi à la consommation est un des points essentiels de l'Évangile. Elle forme le couronnement de l'espérance chrétienne. C'est une des étoiles qui brillent dans nos ténèbres. Gardons-nous de l'éteindre.

PH. DAULTE.

(1) Revue de théologie et de philosophie, mars 1913, p. 109.